

armée dans les montagnes du Jura, par un froid horrible, et son internement en Suisse; l'occupation de Dijon par l'armée allemande, la chute de nos derniers boulevards, la dispersion de nos derniers défenseurs. Quand je fus au bout, je restai quelques instants engourdi, perdant conscience des réalités qui m'opprimaient, endormant, comme les Orientaux, ma douleur, par une sorte d'hallucination. Je revis en pensée l'Allemagne où j'avais passé tant de belles années, au milieu d'une société paisible, laborieuse, et que je croyais sympathique; je comparai mentalement cette image à la furie infernale, déchaînée sur nous, et qui, depuis six mois, s'acharnait à notre destruction. Quel démon malfaisant, me disais-je, a produit cette transformation funeste?... Et je pensais à ces lettrés, à ces philosophes, à tous ces esprits distingués, supérieurs, convertis à l'idolâtrie servile de la force. "Grünewald doit être bien fier, ajoutais-je; il devrait être ici pour jouir de mon désespoir; ce triomphe serait digne de lui."

En ce moment, dans l'atmosphère épaisse de la tabagie, j'entrevis presque en face de moi un homme aux traits abattus, sillonnés par des rides précoces. Sur sa bouche errait un amer sourire; ses yeux mornes semblaient éteints pour la joie comme pour la douleur. On eût dit que l'ambition, l'espérance, tous les désirs, toutes les passions humaines proclamaient leur inanité sur son front. Cette figure blasée et fiétrie résumait toutes les désillusions, tous les scepticismes. Je me rappelais